

Aussi Frédéric se moquoit-il de son académie qu'il avoit appris à connoître par toutes ces guerres intestines, aussi bien que par la bizarrerie & la contradiction de ses jugemens. » Un jour il voulut s'assurer si les
 » louanges que les académiciens prodiguoient à ses mémoires étoient bien sinceres. Pour cet effet, il fit passer au secrétaire perpétuel un manuscrit de sa façon, en cachant soigneusement d'où il venoit. Soit oubli ou négligence, il n'en fut fait aucune mention. Au bout de quelque tems, le nom de l'auteur transpira & les louanges recommencerent : mais on prétend que Frédéric répondit : *Vous m'avez appris ce que je dois penser de vos suffrages.* »

Ce qui pouvoit un peu consoler l'académie, c'est que les jugemens de Frédéric n'étoient quelquefois pas mieux motivés. » Avant que Voltaire eût avoué au roi qu'il avoit fait la *Pucelle d'Orléans*, Frédéric prétendoit que c'étoit faire injure au plus

ces ; mais je dois vous dire que le mauvais satras de vos La Harpes, que vous m'envoyez, m'a absolument dégoûté de la lecture. Je suis vieux, & les frivolités ne me vont plus. J'aime le solide ; & si je pouvois rajeunir, je serois divorcée avec les François, pour me ranger du côté des Anglois & des Allemands. J'ai vu bien des choses, mon cher d'Allembert : j'ai vécu assez pour voir des soldats du Pape porter mon uniforme, les Jésuites me choisir pour leur général, & Voltaire écrire comme une vieille femme. J'ai peu de nouvelles à vous apprendre : comme philosophe, vous ne vous embarrassez guere des affaires politiques ; & mon académie est trop bête pour vous fournir quelque chose d'intéressant.